

Plan du chapitre « Des Cannibales »

Michel de Montaigne, *Les Essais*, livre I, chap. 31

Les références sont données dans l'édition des *Essais* de Pierre Villey, aux Presses universitaires de France (Alcan, 1924, nombreuses rééditions aux PUF). Pour une recherche ciblée dans les *Essais*, on pourra utiliser l'outil informatique en ligne, mis à disposition sous le nom de « The Montaigne Project » (ARTFL/University of Chicago) :

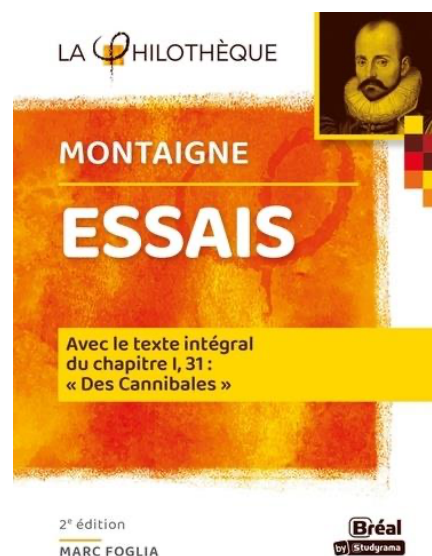
<https://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/montaigne/>

Pour une version linguistiquement modernisée, plus accessible aux élèves, on pourra utiliser *Les Essais en français moderne*, adaptation en français moderne par André Lanly (Champion, 1989), Gallimard, « Quarto », 2009.

L'étude du chapitre peut se faire en spécialité HLP, classe de 1ère, particulièrement au semestre 2, « les représentations du monde », chapitre 1 : « Découverte du monde et pluralité des cultures. »

À consulter :

- Montaigne, *Essais*, avec le texte intégral du chapitre I, 31, « Des Cannibales », Bréal, La Philothèque, 2005, rééd. 2021
- « Bien juger du cannibalisme : c'est pour représenter une extrême vengeance », Cérédi, Centre de recherches interdisciplinaires, Actes de colloque « Rouen 1562. Montaigne et les Cannibales », organisé à l'Université de Rouen en octobre 2012 par Jean-Claude Arnould et Emmanuel Faye, texte accessible en ligne : <http://ceredi.labos.univ-rouen.fr/public/?bien-juger-du-cannibalisme-c-est.html>
-



I. Plan détaillé du chapitre « Des Cannibales »

Il faut dissocier la considération de l'étranger de l'accusation de barbarie.

§1 p. 202

Sous forme de parabole, Montaigne annonce le programme du chapitre.

Les Grecs désignaient du nom de « barbares » ceux qui ne parlaient pas grec. Le mot désignait sans doute initialement un borborygme¹. Quand Pyrrhus, l'un des plus grands chefs de guerre de la Grèce antique, découvrit la disposition des légions romaines à la manœuvre, il s'exclama : « les Romains sont peut-être barbares, mais la disposition de leur armée ne l'est pas du tout ». Voilà comment il faut se garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et comment il faut juger par la voie de la raison, non par la voix commune².

Comment comprendre la découverte du Nouveau Monde ?

§2, p. 203

a) Cette découverte marque-t-elle enfin l'achèvement des connaissances géographiques ?

L'essayiste explique pourquoi il faut se garder de le croire.

b) Cette découverte peut-elle se comprendre sur la base du mythe de l'Atlantide ?

L'essayiste explique pourquoi il faut se garder de le croire.

J'ai eu longtemps chez moi un homme qui a habité une dizaine d'années en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où l'explorateur Villegagnon prit terre et baptisa la France Antarctique. Cette découverte d'un pays infini semble être de considération. Je ne sais si je puis m'engager à affirmer qu'il ne s'en fera pas d'autre à l'avenir³, tant de personnages plus grands que nous ayant déjà été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons plus grands yeux que grand ventre, et que nous n'étreignons que du vent.

Réflexion sur la vitesse des mouvements géomorphologiques

§3, p. 204

- Réflexion sur l'évolution du tracé d'une rivière, la Dordogne
- Réflexion sur l'évolution du littoral dans le Médoc

Autre source antique permettant de comprendre la découverte du Nouveau Monde

§4, p. 204

¹ Gargouillement produit par l'estomac

² Texte modernisé par mes soins

³ La prudence de Montaigne sera validée rétrospectivement par la découverte de l'Australie, puis de l'Antarctique.

L'essayiste explique pourquoi cette nouvelle référence n'est pas pertinente. La question de fond abordée par Montaigne est celle du nouveau : peut-on admettre du nouveau dans la connaissance, ou bien toute connaissance doit-elle être rendue légitime par une référence antique ? Rappelons qu'il a fallu du temps - un siècle - pour que le continent américain soit pleinement intégré à la connaissance géographique.

Sur quelle base établir notre connaissance du Nouveau Monde ?

§5, p. 205

Il faut préférer les hommes de terrain aux experts. Le témoignage d'un « homme simple et grossier » est préférable aux discours des « fines gens ». La question concerne toujours les sources de la connaissance : l'intention de Montaigne est ici de distinguer entre ce qui relève de l'expérience proprement dite et ce qui relève d'un discours théorique organisant l'expérience.

Un bon témoignage se limite à transmettre ce que l'on sait par expérience.

§6, p. 205

Cet homme que j'avais chez moi était un homme simple et grossier, ce qui est une condition propre à rendre un témoignage véritable : les gens subtils⁴ attirent notre attention sur tel ou tel phénomène et parviennent à nous en montrer toute la portée, mais selon l'interprétation qu'ils en ont déjà faite et dont ils veulent nous convaincre. Ils ne pourront donc s'empêcher de modifier un peu l'histoire et ne présenteront jamais les choses telles qu'elles sont, les inclinant et les masquant sous le visage qu'ils leur ont découvert ; pour donner crédit à leur jugement, ils mettront volontiers de ce côté-là plus de matière, l'allongeant et l'amplifiant. À l'inverse, il nous faut un homme qui décrive très fidèlement ce qu'il a vu, ou bien si fruste qu'il n'ait pas de quoi bâtir un discours théorique et donner de la vraisemblance à des inventions dont il se serait lui-même persuadé. J'ai trouvé quelqu'un en qui j'ai toute confiance ; au cours de nos expéditions, nous avons rencontré en sa compagnie d'autres gens de terrain, avec qui nous avons longuement échangé. Je me contente de leurs informations sans avoir besoin de savoir ce que les chercheurs en disent.

Il nous faudrait des topographes⁵ qui nous racontent leurs aventures dans les endroits où ils ont réellement été. Pour avoir vu la Palestine, ils veulent avoir le privilège de nous donner des nouvelles du reste du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et pas plus qu'il ne sait, quel que soit le sujet concerné. On peut très bien connaître le comportement d'une rivière ou d'une fontaine et ne pas savoir ce que tout le monde croit savoir. Il faut résister à la tendance qui consiste à extrapoler à partir de ces éléments, comme si l'objectif ultime était de réécrire toute la physique. De ce défaut naissent pas mal d'ouvrages fort incommodes.

Critique de la barbarie supposée des Cannibales

§7 p. 205-206

Montaigne semble adopter une position relativiste : nous jugeons les autres peuples selon les normes culturelles de la société à laquelle nous appartenons. Il renverse ensuite la valeur négative que l'on associe

⁴ « les fines gens »

⁵ de *topos*, le lieu, et *graphein*, écrire. Le topographe effectue des mesures sur le terrain.

au terme « sauvage », pour en faire une valeur positive. La sauvagerie des Cannibales doit être perçue comme le signe d'une proximité préservée avec la nature.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en ce peuple, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Dans les faits, nos seules références quand nous invoquons la vérité et la raison sont les normes culturelles du pays où nous nous trouvons. Là est bien sûr la parfaite religion, le seul régime politique acceptable et l'unique modèle en matière de bonnes mœurs.

Ils sont « sauvages » de la même façon que nous appelons sauvages les fruits que la nature produit d'elle-même, sans intervention de l'homme ; en réalité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre industrie et détournés de l'ordre commun que nous devrions plutôt appeler « sauvages ». En ceux-là se trouvent, intactes et vigoureuses, les propriétés les plus utiles et les vertus les plus efficaces, que nous avons dégradées et transformées pour plaire à notre goût corrompu. Pourtant, nous trouverions dans leurs aliments une saveur et une délicatesse qui n'auraient rien à envier aux productions culinaires de nos plus grands chefs. Il s'agit pourtant de simples fruits, qui poussent dans une forêt sans culture.

Bonheur des peuples primitifs

§ 8 p. 206 – 207

Montaigne regrette que les premiers contacts n'aient pas eu lieu du temps de Platon et de Périclès : les hommes de l'Antiquité grecque leur auraient certainement témoigné davantage d'intérêt et de considération que les Européens ne l'ont fait. Les peuples primitifs sont heureux, suppose l'auteur, et même plus heureux que tout ce que notre tradition poétique et philosophique a pu imaginer. Leur bonheur dépasse les efforts des poètes pour décrire l'âge d'or, mais aussi « la conception et le désir même de la philosophie ». La tradition occidentale n'a pu imaginer que le lien humain soit aussi simple et se maintienne avec aussi peu d'artifices et d'institutions.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares pour être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Ils nous enseignent ce qui relève encore des commandements de la nature, n'étant pas encore pervertis par les nôtres. Je regrette profondément que les premiers contacts n'aient pas eu lieu autrefois, du temps de Platon et de Périclès, où il y avait des hommes qui leur auraient témoigné davantage d'intérêt et de considération que nous ne l'avons fait. Il me semble que leur mode de vie dépasse non seulement les conceptions de ce que l'on appelle l'âge d'or, tous les efforts de nos poètes pour imaginer une condition humaine heureuse, mais aussi les conceptions et le désir même de sagesse de la philosophie. Le bonheur simple de ces peuples, dont nous pourrions goûter là-bas, dépasserait certainement nos attentes. Tout se passe comme si nous n'avions pu imaginer que le lien humain puisse être aussi simple, et se maintenir avec aussi peu d'artifices et d'institutions.

Enquête ethnologique sur les Cannibales

§9 p. 207 – 208

Géographie, santé, coutumes alimentaires, habitations, répartition des activités entre hommes et femmes, vie morale, croyance en la survie des âmes

Place du prophétisme

§10 p. 208

Enquête sur les devins

Critique de la divination

§11 p. 208

Certains prétendent bénéficier d'une clairvoyance extraordinaire et s'affranchissent des limites de la connaissance. Ne faut-il pas rappeler toutefois que leurs promesses sont vaines, que ce sont en réalité des imposteurs ? Voir à ce sujet le chapitre suivant, I, 32, « Qu'il faut sobrement se mêler de juger des ordonnances divines. »

Quel est le sens de la guerre primitive et du cannibalisme ?

§§12-13 p. 208-210

Montaigne rapporte l'extrême violence de la guerre primitive et en propose une explication. Ensuite, il fait de même pour l'anthropophagie pratiquée par les Cannibales : ce n'est pas pour se nourrir, comme on pourrait le croire, mais « pour représenter une extrême vengeance ». Le cannibalisme remplit une fonction rituelle et symbolique, et non alimentaire.

Ils font la guerre contre des peuples qui habitent au-delà de leurs montagnes lorsqu'on s'enfonce dans la forêt. Ils vont nus, sans autre équipement que des arcs ou des épées en bois, travaillées sur la pointe à la mode de nos lances. Il est difficile d'imaginer la violence de leurs combats, qui finissent toujours par meurtre et effusion de sang. Faire retraite, avoir peur, se rendre : ils ne savent pas ce que cela veut dire. Chacun rapporte comme trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué pour l'accrocher à l'entrée de son logis. Malgré sa violence, la guerre est pour eux une sorte de joute sportive, en contraste complet avec celle que pratiquent les Européens. Leur seule motivation est l'honneur du guerrier, non l'avidité de s'emparer de terres, d'amasser de l'or ou de s'enrichir par le commerce de bois. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, en mettant à leur disposition tout ce dont ils ont besoin, celui qui les a capturés invite à une cérémonie bien particulière tous ses proches et amis. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient à distance de quelque pas, afin d'éviter de recevoir des coups, et donne à son meilleur ami le privilège de faire de même, avec une corde attachée à l'autre bras. En présence de l'assemblée, ils l'assomment à coups d'épée. Ensuite, ils le font cuire, le mangent en commun et en envoient de petits morceaux à leurs amis absents. Ce n'est pas pour se nourrir, comme ont dû le faire les Scythes autrefois ; c'est en réalité pour obtenir une vengeance maximale sur l'ennemi. Pour preuve, les Cannibales changèrent de coutume lorsqu'ils s'aperçurent que les Portugais suppliciaient leurs prisonniers avant de les pendre. Comme les gens de l'ancien monde avaient apporté chez eux nombre de comportements détestables, ils les percevaient comme étant des spécialistes du mal, et pensèrent que cette forme de vengeance devait être beaucoup plus cruelle que la leur. Ils abandonnèrent donc progressivement le cannibalisme au profit de cette nouvelle manière de traiter les prisonniers.

Je ne me déssole pas de ce que nous soulignons l'horreur barbaresque qu'il y a dans une telle action, mais bien de ceci que jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un

homme vivant qu'à le manger mort, à infliger divers supplices à un corps encore plein de sensibilité, à le faire brûler par étapes ou à le livrer à la morsure des chiens et des porcs, plutôt que de le rôtir et de le manger une fois trépassé : comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non pas entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et des concitoyens, et qui pis est sous prétexte de piété et de religion.

Réflexions sur l'héroïsme guerrier

§§14-18 p. 210-212

§14. L'essayiste approfondit le sens de la guerre primitive, dont l'anthropophagie fait partie. Les Cannibales ont une conception purement héroïque de la guerre, par contraste avec les motivations matérielles et intéressées de la guerre chez les Européens. La guerre primitive a pour seule finalité d'apporter la preuve de la vaillance des combattants.

Nous pouvons donc bien les appeler « barbares » par rapport aux règles de la raison, mais non par rapport à nous, qui les surpassons en barbaries de toutes sortes. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir. (...)

Si des guerriers franchissent les montagnes pour venir les assaillir et remportent la victoire, le seul gain qu'ils rapporteront chez eux, c'est d'avoir été victorieux, sans plus, de l'avoir emporté du point de vue du courage et de la vaillance au combat. Ils n'ont que faire des biens des vaincus et s'en retournent une fois la guerre terminée dans leur pays, où ils ne manquent absolument de rien, et surtout pas de cette forme de sagesse qui consiste à savoir se contenter de ce que l'on a, et profiter avec bonheur de sa condition.

§15. La valeur d'un soldat consiste dans sa vaillance au combat.

§§16-17. À la guerre, une défaite peut valoir bien davantage qu'une victoire.

§18 Courage extrême des prisonniers indigènes

Les relations matrimoniales

§19-20 p. 212-213

Les Cannibales pratiquent la polygamie, qui est également évoquée dans la Bible.

Traditions et créations artistiques

§ 21 p. 213

La place des traditions et le poids des coutumes n'excluent pas l'usage du jugement.

Et afin qu'on ne pense point que leur vie soit guidée seulement par une obéissance servile à leurs traditions, ou par le poids de l'autorité qu'aurait sur eux leurs coutumes, sans qu'ils aient à exercer leur jugement, et si stupides qu'ils ne pourraient ni réfléchir ni prendre de décision, je veux apporter un témoignage de leurs capacités.

Entretien de Montaigne avec les Cannibales

§ 22-24 p. 213-214

Montaigne rapporte un dialogue qu'il aurait eu avec trois Indiens. La parole des Cannibales contient plusieurs critiques fondamentales de la société qu'ils découvrent.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera à leur quiétude et à leur bonheur le voyage vers l'Europe, ignorant que ces interactions avec nous provoqueront leur destruction, qui me paraît déjà bien avancée ; malheureux de s'être laissés tromper par le désir de nouveauté, après avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, ils furent accueillis à Rouen lors d'une grande fête, donnée à l'occasion de la visite du Roi Charles IX. Leur roi leur parla fort longtemps ; on leur fit découvrir le spectacle du cortège et l'architecture d'une ville fort belle. Après cela, on leur demanda leur avis sur ce qu'ils venaient de voir, sur ce qu'ils avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent en trois points – j'ai perdu le troisième, ce dont je me déssole, mais j'ai encore les deux premiers en mémoire. Ils dirent tout d'abord qu'ils trouvaient fort étrange que des hommes grands, portant barbe virile et lourdement armés (il est vraisemblable qu'ils parlaient de la Garde suisse) acceptassent d'obéir à un enfant plutôt qu'à l'un de ceux-ci qui aurait été choisi pour commander ; ensuite, qu'ils s'étaient souvent aperçus que certains avaient à manger et à boire à profusion, possédaient toutes sortes de biens matériels, alors que leurs moitiés (dans leur langage, un être humain est désigné sous le terme de « moitié ») mendiaient à leur porte, décharnés par la faim et la pauvreté. Ils trouvaient étrange que ces moitiés nécessiteuses supportassent une telle injustice au lieu de prendre les autres à la gorge, ou de mettre le feu à leurs maisons. Je parlais avec l'un d'eux fort longtemps, mais mon interprète était si mauvais, sa bêtise l'empêchant de concevoir le sens même de mes questions, que je ne tirai aucun plaisir de cette discussion. Alors que je l'interrogeai sur les avantages qu'il retirait de la supériorité sociale dont il jouissait parmi les siens (c'était un capitaine, nos matelots l'appelant même le roi) et que je lui demandai de combien d'hommes il était suivi, il me montra une distance qui pouvait bien en contenir quatre ou cinq mille. En dehors de la guerre, toutefois, son autorité n'existait plus. La seule chose qui lui en restait, lorsqu'il rendait visite à des villages placés sous son autorité, c'était qu'on lui ouvrait le sentier à travers la forêt pour qu'il puisse passer commodément.

Tout cela ne va pas trop mal, mais quoi, ils ne portent pas de haut-de-chausses.

II. Quelques pistes de lecture

a) **La réflexion sur la barbarie supposée des Cannibales est le premier fil directeur du chapitre.**

Le retour sur un jugement spontané – les Cannibales sont des barbares – donne à ce chapitre une tonalité réflexive et critique. Apprenons à ne pas dépendre des préjugés les plus vulgaires, lorsque nous portons un jugement sur d'autres peuples. L'auteur semble renvoyer implicitement au chapitre I, 23, « De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue ». Spontanément, nous portons un jugement défavorable sur ce qui s'éloigne de nos mœurs et de nos coutumes. Il faut par conséquent essayer de corriger ce type de jugement.

Pourtant, on peut se demander si le jugement que l'on porte sur ce qui est étranger, étrange, « monstrueux⁶ » ou scandaleux est seulement affaire de point de vue. Le chapitre écarte le relativisme dès son paragraphe introductif : il faut « juger par la voie de la raison, non par la voix commune ». Le programme du chapitre est donc rationaliste : l'essai du jugement a pour finalité de substituer aux préjugés un jugement réfléchi. Certes, une lecture relativiste du chapitre peut trouver une caution dans tel ou tel passage, par exemple lorsque Montaigne critique la barbarie supposée des Topinambas (§7), fait effort pour saisir le sens que revêt le cannibalisme pour les Cannibales eux-mêmes (§12), ou bien encore renverse la perspective, à la fin du chapitre, pour donner la parole aux « sauvages » et leur laisser formuler deux critiques fondamentales sur la société française de l'époque. Toutefois, l'essayiste maintient que le cannibalisme est une pratique barbare : « Je ne me déssole pas de ce que nous soulignons l'horreur barbaresque qu'il y a dans une telle action, mais bien de ceci que jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres » (§13). Il y a objectivement de la barbarie dans certaines actions ou pratiques. Par conséquent, il ne me paraît pas légitime de projeter sur ce chapitre le relativisme que l'on trouve chez Claude Lévi-Strauss : « Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie⁷ ». Pour Montaigne, nous pouvons appeler les Cannibales barbares « eu égard aux règles de la raison » (§14).

b) Un autre fil directeur du chapitre est l'enquête ethnologique sur les mœurs des Cannibales.

Le lecteur peut accorder au chapitre un rôle de pierre angulaire dans l'émergence de l'ethnologie, comme l'a fait Claude Lévi-Strauss⁸. Montaigne décrit les mœurs des Amérindiens, par l'intermédiaire de divers témoignages comme celui de Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* (1578), mais s'interroge sur la manière de construire un discours qui ait valeur de connaissance (§§9-21). Ce fil directeur est celui qui occupe en volume la première place dans le chapitre. On peut facilement relier ce fil directeur au précédent : il s'agit de substituer à un jugement non réfléchi, relevant du préjugé, une véritable connaissance des Indiens Topinambas, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de ce que nous appellerions aujourd'hui leurs mentalités.

c) Un autre fil directeur du chapitre est la réflexion sur la connaissance elle-même : le chapitre démontre une ambition épistémologique.

Ce fil directeur rejoint se situe également dans le prolongement des précédents. Il apparaît dès le §2, après la parabole qui sert d'entrée en matière : comment comprendre la découverte du Nouveau Monde ? Peut-on désormais proclamer l'achèvement de la connaissance géographique ? Et doit-on comprendre cette découverte comme une redécouverte, sur la base du mythe de l'Atlantide, ou d'autres sources antiques ? Soulignons ici deux points essentiels au regard de la cohérence du chapitre, qui n'est pas évidente à saisir au

⁶ Voir le chapitre II, 31, « D'un enfant monstrueux » : « Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises ».

⁷ Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Unesco, 1952

⁸ Claude Lévi-Strauss, « en relisant Montaigne », dans *Histoire de l'Inx*, Plon, 1991, chap. VIII, pp. 277-298.

⁹ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, éd. Frank Lestringant, Le Livre de Poche, 1994

premier abord. Le moment explicite de la réflexion épistémologique (§§2-6) n'est pas isolé, mais se poursuit à travers l'enquête ethnologique sur les Cannibales (§§9-21). Seule la résurrection latente du mythe de l'âge d'or, que l'on peut comprendre comme l'une des manifestations de la tentation primitiviste dans le chapitre¹⁰, semble de ce point de vue faire exception au projet scientifique. Ensuite, la mise en garde de l'essayiste contre la séduction exercée par les experts (§5), suffisamment habiles pour imposer leurs interprétations, ne signifie pas aux yeux de Montaigne qu'il faudrait renoncer au désir d'interpréter, pour s'en tenir strictement aux faits. À l'inverse, l'enquête ethnologique sur les Cannibales accorde une place essentielle à l'interprétation : Montaigne suppose que les Cannibales ne pratiquent pas le cannibalisme pour se nourrir, mais parce qu'ils attribuent à cette coutume une valeur symbolique, en l'occurrence « représenter une extrême vengeance » sur l'ennemi. De même, il suppose que la violence de la guerre primitive est motivée par le seul sens que les Indiens lui donnent : montrer leur vaillance au combat (§§12-13). Loin de se limiter à l'exposé des faits, comme le ferait croire une lecture positiviste du chapitre, Montaigne suppose que les pratiques humaines sont chargées de sens et que leur connaissance doit par conséquent en passer par une enquête sur l'interprétation légitime que l'on peut leur donner. Au chapitre I, 23, semblablement, la notion de coutume renvoie à un monde toujours déjà interprété par autrui.

Dans le chapitre I, 23, Montaigne énumérait les coutumes dont les Européens ne possèdent pas intuitivement le sens : « Ici on vit de chair humaine ; là c'est office de piété de tuer son père en un certain âge (...) », de manière à provoquer un effet d'étrangeté, voire de dégoût. Ici, dans le chapitre 31, nous comprenons que le monde humain est toujours animé de valeurs, de symboles et d'intentions, même s'ils ne sont pas immédiatement compréhensibles. La culture doit donc faire l'objet d'une interprétation rigoureuse à partir de la saisie de normes comportementales et symboliques qui lui donnent sens. Aux yeux de Montaigne, la coutume a toujours pour effet de pré-interpréter et de guider l'action humaine. Le sens n'est pas une dimension optionnelle ou facultative. C'est d'ailleurs le sens d'une coutume qui explique l'extraordinaire pouvoir de la coutume sur l'esprit humain « il n'est rien qu'elle ne fasse, ou qu'elle ne puisse » (I, 23, p. 114). Ce pouvoir relève du conditionnement inconscient, et ne se fait donc pas sentir comme tel. L'idée que la connaissance de ce que nous appelons aujourd'hui la culture pourrait se limiter aux faits est explicitement combattue par Montaigne : nous ne devons pas nous limiter à constater que les Cannibales mangent leurs prisonniers. Essayons de comprendre pourquoi ils le font. La vie sociale de l'homme exige un travail de déchiffrement et d'interprétation. C'est ce qui explique que l'exposé sur le cannibalisme des Cannibales a le statut d'une argumentation et pas seulement d'une description. Il s'agit précisément de montrer que le cannibalisme est une coutume, et non l'expression d'une nature mauvaise. Les Cannibales abandonnent progressivement le cannibalisme au profit d'une manière de tuer l'ennemi qu'ils empruntent aux Portugais : c'est parce qu'ils pensent que cette manière de faire représente une vengeance encore plus grande sur l'ennemi, explique Montaigne. La compréhension du cannibalisme comme action animée d'un

¹⁰ Voir Marc Foglia, *Montaigne, pédagogie du jugement*, Classiques Garnier, 2011, p. 80 : la référence à une nature généreuse et bonne donne au voyage au Brésil le sens d'un retour à l'origine, susceptible de valoir comme recommencement de l'humanité. Montaigne s'essaie à rendre cette hypothèse convaincante, avant d'y renoncer.

sens permet à Montaigne de comprendre le changement de coutume dans son contexte, en se plaçant pour ainsi dire du point de vue des Cannibales eux-mêmes. Cette démarche autorisera Claude Lévi-Strauss à voir en Montaigne le père des ethnologues modernes.

d) Un dernier fil directeur, enfin, concerne les relations entre la nature et « l'art » entendu au sens de la technique, dans une réflexion élargie aux dimensions de la civilisation européenne.

Le projet de Montaigne revient à donner l'avantage aux Cannibales en raison de leur proximité supposée avec la nature. L'appréciation auto-satisfaite de la civilisation européenne et de sa supériorité technologique s'inverse au §8 : « les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres (...) ». Le progrès de la civilisation est affecté d'une valeur négative : les développements techniques et sociaux marquent en réalité notre éloignement par rapport à la simplicité et au bonheur des peuples primitifs. Montaigne semble croire que la perfection originelle existe, mais que nous l'avons perdue. En voyageant dans l'espace, nous voyageons également dans le temps, pour redécouvrir une société proche de la perfection primitive chez les Cannibales.

Les habitants du Nouveau Monde remplissent donc mieux que nous, poètes et philosophes, le programme de la civilisation, atteindre le bonheur par un travail de la raison. Leur bonheur dépasse « la conception et le désir même de la philosophie » (§8, p. 206). L'imagination philosophique de Platon dans la *République* doit logiquement céder la place à l'enquête sur le mode de vie des Cannibales, qui savant, mieux que nous, réaliser le programme eudémoniste. Là encore, la tentation primitiviste est manifeste. Montaigne connaît bien le mythe de l'âge d'or dans la littérature antique. Il cite par exemple la lettre 90 de Sénèque, en latin, dans le chapitre : « *virī a diīs recentēs*, des hommes tout frais sortis de la main des dieux¹¹. » Pour être vertueux, il n'est pas besoin de posséder toutes les techniques et tout le confort de la civilisation, qui ont plutôt pour effet d'asservir l'homme à des besoins imaginaires. La nature a bien fait les choses : le nécessaire se trouve à portée de main. En lisant les Stoïciens, Montaigne s'est imprégné de l'idée que la vie heureuse est possible, en conformité avec l'ordre et la simplicité naturelles. Pour être heureux, l'homme doit transformer au minimum ce qui lui est donné par la nature et se tenir le plus possible à l'écart des artifices.

¹¹ I, 31, 207C, pour l'ajout manuscrit de la traduction sur l'Exemplaire de Bordeaux. Voir Sénèque, *Lettres à Lucilius*, lettre XC. Sénèque critique le mythe de Protagoras et souligne que la nature s'est montrée juste avec toutes les espèces : la nature n'a pas rendu l'existence de l'homme particulièrement difficile à l'origine, c'est l'homme qui la complique lui-même. Il n'est pas besoin, pour être un homme vertueux, de toutes ces techniques (*artes*) qui asservissent à des besoins imaginaires : les choses nécessaires se trouvent à portée de main. « La nature n'a pas été assez hostile pour donner à tous les autres animaux une vie facile et pour obliger le seul homme à n'assurer la sienne qu'au prix de tant d'artifices (...). En naissant, nous sommes pourvus : c'est nous qui rendons tout difficile par notre dégoût pour la facilité » (90.18, trad. Henri Noblot aux Belles Lettres). Pourtant, ajoute Sénèque, même si les premiers hommes étaient heureux, ils ne pouvaient déjà être sages : « Tout frais sortis de la main des dieux, les premiers hommes étaient encore immatures (*ita non erant ingenia omnibus consummata*). Il leur manquait ce que l'on acquiert par l'exercice de la vertu. » En tronquant la citation de Sénèque, Montaigne supprime l'idée que l'homme des origines serait encore grossier, pour ne retenir que leur bonheur primitif.

Pourtant, Montaigne s'applique ensuite à montrer que les Cannibales ne sont pas magiquement guidés par la nature ; ils ont des coutumes (§§9-21), réfléchissent avant de prendre des décisions (§21) et peuvent éventuellement changer de coutume (§12). La problématique que l'on trouve dans les *Essais* n'est pas celle d'un retour à la nature, mais du bon usage de ce que la nature nous a donné – et en particulier de nos facultés naturelles.

La critique de la civilisation européenne se lit en filigrane dans l'analyse de la guerre primitive. L'analyse contredit la tentation que pourrait avoir le lecteur d'assimiler l'origine à l'innocence. Il existe en l'homme un fond de férocité que Montaigne évoque à de très nombreuses reprises dans les *Essais*, par exemple à la fin du chapitre « Du pédantisme » (I, 25). L'intention de l'essayiste n'est pas d'opposer l'innocence des Cannibales à la corruption des Européens, mais de faire honte aux Européens de la manière dont ils ont asservi les peuples du Nouveau Monde. La conquête du Nouveau Monde a été intéressée, brutale et sanguinaire. Montaigne ne condamne pas moralement la guerre primitive, pourtant d'une très grande férocité. Il condamne en revanche comme une abomination la manière dont le Nouveau Monde a été conquis.

III. Suggestion de devoir en classe de 1ère, spécialité HLP

à l'occasion de l'étude du chapitre « Découverte du monde et pluralité des cultures ».

Texte

Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, en mettant à leur disposition tout ce dont ils ont besoin, celui qui les a capturés invite à une cérémonie bien particulière tous ses proches et amis. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient à distance de quelque pas, afin d'éviter de recevoir des coups, et donne à son meilleur ami le privilège de faire de même, avec une corde attachée à l'autre bras. En présence de l'assemblée, ils l'assomment à coups d'épée. Ensuite, ils le font cuire, le mangent en commun et envoient de petits morceaux à leurs amis absents. Ce n'est pas pour se nourrir, comme ont dû le faire les Scythes autrefois ; c'est en réalité pour obtenir une vengeance maximale sur l'ennemi. Pour preuve, les Cannibales changèrent de coutume lorsqu'ils s'aperçurent que les Portugais suppliciaient leurs prisonniers avant de les pendre. Comme les gens de l'ancien monde avaient apporté chez eux nombre de comportements détestables, ils les percevaient comme étant des spécialistes du mal, et pensèrent que cette forme de vengeance devait être

beaucoup plus cruelle que la leur. Ils abandonnèrent donc progressivement le cannibalisme au profit de cette nouvelle manière de traiter les prisonniers. Je ne me déssole pas de ce que nous soulignons l'horreur barbaresque qu'il y a dans une telle action, mais bien de ceci que jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à infliger divers supplices à un corps encore plein de sensibilité, à le faire brûler par étapes ou à le livrer à la morsure des chiens et des porcs, plutôt que de le rôti et de le manger une fois trépassé : comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non pas entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et des concitoyens, et qui pis est sous prétexte de piété et de religion¹².

Montaigne, « Des Cannibales », *Les Essais*, livre I, chap. 31

Questions

Question 1. Montaigne soutient que le cannibalisme est une coutume. Quels sont les éléments qui le font comprendre dans le texte ?

Question 2. « Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie », écrit Claude Lévi-Strauss au XX^e siècle. Pensez-vous que Montaigne serait d'accord avec ce jugement ?

¹² Texte modernisé par mes soins